

Mère au foyer, une profession féministe

Mamans : travailleuses
les plus rentables de l'humanité
puisqu'infatigables et sans salaire



CANDY
RAPAZ

Candy Rapaz

Mère au foyer, une profession féministe

*Mamans : travailleuses les plus rentables de l'humanité
puisqu'infatigables et sans salaire*

© Candy Rapaz, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6290-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

Dans cet ouvrage, je mets en lumière le travail des femmes à domicile. Toutes ces pages sont le fruit de mes lectures scientifiques au fil des dernières années, de mon intérêt pour les différences de genres, de mon amour pour la maternité et de mon ras le bol d'être utilisée comme un pantin par une société qui méprise et invisibilise le travail des mères.

Je me permets également d'être dans le vent, dans l'air du temps et d'utiliser parfois, en références dans mes notes de bas de pages, des liens de sites Internet. J'ai donc décidé qu'étant l'autrice de ce livre, j'aurai le droit d'écrire les notes de bas de pages comme cela me chantait.

Le vif du sujet

La mère au foyer est-elle l'oreiller de paresse de l'État ? Cette question n'est pas purement rhétorique. C'est une vraie question. Et plus j'y songe, plus je m'aperçois qu'il y a deux catégories de travailleurs qui sont l'équivalent du Saint Graal pour un gouvernement : les mères au foyer et les bénévoles puisqu'ils ne coûtent rien et fournissent un travail conséquent sans bénéficier d'une fiche de paie à la fin du mois. Je m'interroge : l'individu lambda qui travaille (*au sens où l'entend la société actuelle*) de 8 heures à 18 heures, serait-il prêt à faire l'impasse sur sa rémunération ? Je ne peux pas dire que j'en doute car en réalité, j'en suis certaine. C'est aussi sûr que deux et deux font quatre et aussi sûr que Donald Trump n'est pas socialiste. Mais alors, quelle mouche pique cette société depuis toujours pour tolérer que des individus fournissent un travail impayé ? J'ai beau retourner la question dans tous les sens, la première réponse qui me vient à l'esprit est : on n'y a même pas pensé. Je pourrais m'arrêter là mais j'ai décidé de me pencher, non pas sur le cas des bénévoles mais sur celui des mères au foyer (*jadis mon propre statut*) qui est celui de tant d'autres femmes résilientes.

Je suis féministe. Mais d'après ce que j'observe autour de moi, je dois sûrement faire partie d'une nouvelle vague de féministes, celles que j'appelle les féministes conservatrices. Je milite pour des salaires plus importants pour les femmes (*je dirais même plus importants pour les femmes que les hommes*), je milite pour le respect, je milite pour l'égalité des chances dans les possibilités de carrières, je milite pour avoir le droit de porter une jupe et prendre le train tard le soir sans être victime de sifflets ou d'autres commentaires angoissants. Je me pose pourtant en fervente garante d'une certaine moralité. J'exècre les femmes qui se promènent dans les rues en tenues trop légères qui mettent même mal à l'aise mes enfants. J'assimile cela à une forme d'attentat à la pudeur. Je méprise la disparition de la galanterie qui arrange bien certains hommes (*je mets l'accent sur le mot « certains »*). J'ai une aversion toute particulière pour cette obligation qu'ont les femmes de devoir être sur tous les fronts et que cela paraisse normal. Je me pose en détractrice des féministes qui réclament le droit de travailler plus (*parce qu'on bosse déjà bien assez et même plus que les hommes, d'après tous les sites internet consultés et livres lus*) et donc d'avoir des places en crèches

pour leurs enfants mais je me pose également en opposition à celles qui souhaitent rester chez elles avec pour optique de répéter un schéma de domination masculine à leur encontre. À contrario, je comprends totalement ces femmes qui se sont instruites mais décident de faire carrière chez elles, auprès de leurs enfants. Dur labeur, noble et qui nécessite une organisation que certaines entreprises n'auront pourtant jamais. À bien y réfléchir, et par comparaison, chaque mère au foyer est une cheffe d'entreprise. Elle organise, gère, coordonne et répond présente à chaque fois qu'un grain de sable s'immisce dans ce précieux rouage. Malheureusement, j'ai récemment entendu une interview à la radio dans laquelle la politicienne interrogée s'exprimait sur la place des femmes dans le monde du travail. « Il faut que les femmes qui sont mères puissent aller travailler » disait-elle en réponse à une question abordant le sujet des méthodes de garde. Ces paroles eurent un impact non négligeable sur moi puisque je faillis défaillir. « Aller travailler », voilà en réalité ce qui met à mal les femmes depuis la nuit des temps. Ces deux simples mots sont plus qu'une succession de lettres mises bout à bout. Ces mots sont l'expression d'une vision de la société à l'encontre des mères : ces dernières ne travailleraient pas. Je comprends, depuis ce jour pas si éloigné, pour quelles raisons les femmes se sentent obligées, sans en avoir conscience, de cumuler deux emplois : celui de mère et celui de travailleuse hors du foyer. C'est pour elles la seule façon d'exister, d'avoir une voix, d'être enfin légitimées par la société au risque de passer pour de vulgaires fainéantes et d'être dépendantes d'un homme qui ne les considère pas comme une personne active si elles restent à la maison. C'est d'ailleurs inconsciemment l'idée partagée par de nombreux individus concernant les mères au foyer : des personnes inactives (*alors qu'elles sont en fait surchargées*).

Deux choses me frappent : la première est que le télétravail, qui se pratique en principe chez soi, est pourtant considéré comme du travail. Par extension et puisque le travail de mère se pratique aussi à domicile, je ne vois pas pourquoi cela ne pourrait pas être assimilé à une réelle profession. Ensuite, l'égalité revendiquée par les femmes par rapport aux hommes me semble cruellement dénuée de pragmatisme. Nous le savons toutes et tous : les femmes, a fortiori lorsqu'elles sont mères, abattent une masse de travail absolument incalculable (*à dire vrai, j'ai tout de même tenté un grossier calcul que je vous dévoilerai par la suite*). Pourquoi alors souhaiter l'égalité quand il faudrait prétendre à l'équité ? Cette absence d'ambition pourrait constituer une explication à toute cette dévalorisation féminine faite par les hommes puisque pour le mâle lambda, avoir

la hargne, pour ne pas dire une certaine agressivité (*génétiquement justifiee¹*) est une qualité, un trait valorisé de virilité que les femmes ne possèdent pas. On pourrait admettre que les femmes sont d'un naturel plus arrangeant, plus doux. Elles s'adaptent, ménagent la chèvre et le chou. Elles ont souvent pour vocation de fonder une famille et de la faire tenir sur pieds, de la faire durer avec un noyau très traditionaliste composé de deux parents et de leurs enfants. Elles auraient donc cette nature non pas conquérante mais basée sur une sorte de volonté de durabilité, de sécurité au foyer qui les empêcherait, pour la plupart, de se mettre les hommes à dos. Et pourquoi souhaiter qu'un couple dure le plus longtemps possible lorsque l'on est une femme mais surtout lorsque l'on est une maman ? Sans doute parce que, comme une femme d'une grande sagesse l'avait dit : « Les femmes célibataires ont une propension à être pauvres, ce qui est un argument très sérieux en faveur du mariage² », et j'ajouterais : en faveur d'une union durable, d'autant plus lorsque l'on sait que lorsqu'un mariage vient à chavirer, les mamans qui ne travaillent pas à l'extérieur de leur foyer, se retrouvent sans le sou. Un sort similaire attend également celles qui travaillent à l'extérieur puisqu'elles occupent majoritairement des postes à temps partiel ne laissant pas l'accès aux fonctions à responsabilités ou encore parce qu'elles sont employées dans des postes à bas revenus. Sachant qu'aujourd'hui encore, ce sont principalement les hommes qui règlent le fonctionnement de la société et pourvoient de façon prédominante aux finances de la maisonnée.

On pourrait se pencher sur les cas des femmes dirigeantes qui ont souvent des comportements proches de ceux de leurs homologues masculins mais je crains fort que ces comportements ne soient entraînés par une sorte d'effet de pression sociale qu'exercent les « mâles » sur les « femelles » qui veulent réussir. Car, si elles veulent être prises au sérieux et être au moins les égales des hommes, elles doivent se comporter comme eux, par mimétisme, afin de pouvoir prétendre à intégrer ces fonctions à responsabilités qui sont uniquement associées à la masculinité.

On ne va pas se mentir, un homme mettrait-il une femme douce, empathique et sachant faire le dos rond à un poste dirigeant ? À plus haute échelle, les gens voteraient-ils pour élire une femme qui semblerait avoir justement ces qualités non violentes ? Il y a peu de chances. Hilary Clinton en fit d'ailleurs l'amère expérience après avoir fait une apparition télévisée dans laquelle elle eut la mauvaise idée d'oser verser une larme ou presque, alors qu'elle était en lice pour devenir la première Présidente des États-Unis. Dès le lendemain, les critiques

fusaient dans la presse : une femme qui se lance dans l'investiture au pouvoir suprême et qui pleure à la télévision ? Ce n'était rien d'autre qu'une femme qui n'avait pas les épaules assez larges pour diriger son peuple. Personne ne nota sa volonté d'engagement, son empathie pour les plus démunis, sa volonté de soutien pour tout un chacun, sa grande expérience. Elle avait pleuré, elle était faible. Il est d'ailleurs inquiétant de constater que l'impression de force est associée à une compétence. Comme si, ne pas pleurer était un signe que l'individu serait plus capable qu'un autre.

La réussite est malheureusement associée à une certaine poigne, un caractère bien trempé, une forme de solidité, une agressivité, une force et toutes les « qualités » qui sont inconsciemment associées aux hommes, tel que le charisme. L'explication dans cette association du charisme et du sexe masculin tient peut-être, ou du moins en partie, dans le fait que les « grands » de ce monde sont, depuis la nuit des temps, des hommes. Martin Luther King, Barack Obama (*et du charisme, il devait en avoir pour que les Américains élisent un homme de couleur à la tête des États-Unis*), John Fitzgerald Kennedy, Adolf Hitler, Vladimir Poutine, Jacques Chirac, Ernesto Che Guevara, etc. Quelques femmes ont réussi à percer sur le devant de la scène à travers les âges mais c'est bien là où le bât blesse : elles ont dû percer et surtout faire leurs preuves afin de démontrer qu'elles pouvaient être les égales des hommes. D'ailleurs, les entreprises ne connaissent toujours pas la parité et rares sont les dames qui occupent des postes dominants dans les multinationales. Il faudrait déjà que leurs conjoints acceptent de faire une croix sur leurs propres carrières pour prendre soin des enfants pendant que ces dames seraient au turbin. Dans les faits, les femmes sont actuellement plus diplômées des grandes écoles que les hommes mais ne peuvent toujours pas faire carrière puisque ce sont elles qui soutiennent celle de leur partenaire en veillant sur les enfants. Cependant, les femmes seraient au moins aussi charismatiques que les hommes, si on leur avait laissé la même place sociétale que les hommes, c'est une évidence.

Une mère, deux possibilités

D'aussi loin que je m'en souviene, il n'y a toujours eu que deux camps de mamans dans mon entourage : les mères au foyer et celles qui jonglent entre maternité et travail à temps plein ou temps partiel. Et d'aussi loin que je me souviene, aucune des deux variantes ne m'aura jamais fait rêver. Suis-je allergique à l'idée d'être dévouée à mon foyer ? Non, juste à l'idée de travailler à l'œil. Suis-je allergique à l'idée de régler mon réveil aux aurores tous les matins pour sauter sous la douche, me faire un petit cacao chaud vite avalé, dans lequel j'aurais trempé ma pauvre biscotte rescapée du fond du paquet, que les enfants n'auraient pas dévorée ? Peut-être bien. Suis-je allergique à l'idée de secouer mes enfants au petit jour pour ensuite courir entre la crèche et l'accueil extrascolaire, le tout avant de me farcir les traditionnels bouchons matinaux pour arriver au travail plus de deux heures après mon réveil, déjà épuisée par ce premier parcours de la combattante, par cette première vie ? Sans doute. Suis-je rebutée à l'idée de cumuler deux emplois dont un non rémunéré, à savoir celui de mère au foyer en plus de celui occupé en dehors du foyer ? Oui. Suis-je tout simplement une allergique pathologique au travail ? Clairement pas, sans quoi je n'aurais jamais fait d'enfants. Pourtant, je n'ai jamais envisagé qu'on puisse fondamentalement sauter de joie à l'idée de brancher un réveil à la sonnerie assourdissante dans le but de nous faire tomber du lit aux aurores, afin d'aller suer sang et eau pour un employeur souvent moyennement reconnaissant (*si ce n'est pas du tout*). Partant de cela, je ne peux pas affirmer être emballée à l'idée d'aller travailler. Il se trouve que je n'adhère pas à une société qui souhaite nous faire avaler des couleuvres. Nous faire croire que seul le travail hors du foyer est synonyme d'épanouissement et d'équilibre psychologique est un mensonge. Pour ma part, je considère tout simplement que je n'ai pas eu la chance d'avoir le chemin de vie de Roger Federer qui s'est sans doute levé tous les matins avec l'envie de jouer au tennis, poussé par les motivations que son métier lui offrait : la reconnaissance, la gloire, l'argent, le respect, une vraie voix au sein de la communauté et j'en passe. Le tout, en pratiquant son sport et sans être obligé de courir à la salle de gym, une fois sa journée de travail terminée. Ah ça, une vie à la Roger Federer en aurait fait saliver plus d'un, moi comprise ! Donc, si on regarde la situation sous cet angle, on peut simplement admettre que même si j'ai bien aimé les quelques emplois que j'ai occupés, je ne me suis jamais

languie du lundi matin et à juste titre : je n'étais qu'une petite secrétaire. Je dis petite car, visiblement, dans l'esprit du commun des mortels, être secrétaire n'est pas le métier le plus glorieux qui soit. Le plus souvent cantonnée à faire les quatre volontés d'un supérieur souvent misogyne ; ayant beaucoup de responsabilités mais payée au lance-pierre et réputée pour être très superficielle, voire peu intelligente, pour ne pas dire totalement écervelée. La secrétaire est une simple exécutante inapte à prendre des décisions et lorsqu'on lui demande d'en prendre, c'est pour lui faire porter un poids insupportable sur les épaules sans pour autant lui attribuer le salaire en corrélation avec les exigences de cette responsabilité. La secrétaire est parfois perçue comme un vulgaire stéréotype, un accessoire de mode du mâle dominant, du petit chef, du patron. Mais le commun des mortels a raison et en effet, j'ai toujours été surprise par l'ingratitude de ce métier : on vous donne une tonne de responsabilités, on vous noie sous la paperasse, on vous demande d'être infaillibles (*même lorsque vos enfants sont malades*), on vous fait des remarques sur votre tenue vestimentaire (*si, si, la secrétaire se doit d'être une Barbie*), on vous demande aussi d'être traductrice et j'entends par là qu'il faut parler au moins deux ou trois langues. « Qu'est-ce que tu crois, Candy ? Les patrons sont des pingres qui ne veulent pas déboursier un salaire élevé pour une personne chargée de la traduction. Une secrétaire bilingue, ça coûte quand même bien moins cher. Les nanas au bureau ne fabriquent rien, ne produisent rien. Au moins qu'elles soient utiles à quelque chose ! » me confia une amie évoluant dans les ressources humaines. J'avais bien des suspicions de ce que mon amie me disait et je pensais que les employeurs étaient rusés : forcer les secrétaires à se mettre au plurilinguisme, sous couvert de faire la promotion du bilinguisme et ainsi passer pour une entreprise modèle. C'était une combine rusée, digne d'un renard. Mais le futur patron de la secrétaire ne s'arrête pas là, il lui fait même le coup de lui demander si elle prévoit d'avoir des enfants lors de l'entretien d'embauche (*Ah mais non voyons, je pensais justement me faire stériliser pour vos beaux yeux ! J'ai toujours rêvé d'être une potiche qui illustre le dicton qui dit « sois belle et tais-toi » et stopper net la progression de ma lignée, le tout pour un salaire mensuel à ras les pâquerettes ! Promis chef, je vais serrer les cuisses*). Les statistiques sur le nombre de femmes qui se voient licenciées après leur retour de congé maternité sont d'ailleurs éloquentes.

La secrétaire ne doit pas se plaindre des heures supplémentaires et se voit parfois regardée de travers si elle a l'audace de partir à l'heure. Si, si, tout cela je l'ai vécu, en vrai, dans cette vie, dans les années 2000 et en Suisse, en travaillant pour des employeurs renommés ou jugés exemplaires. Vous y croyez ? J'espère